

PROUDHON, COURBET OU L'ESTHÉTIQUE DE LA COMPLEXITÉ...

Proudhon et Courbet, le philosophe et le peintre, le théoricien et l'artiste, l'ascète et le bohème. Tout semblait séparer les deux hommes, ils étaient pourtant les meilleurs amis du monde. Une amitié qui ne s'est jamais démentie. Le plus beau portrait de Proudhon est l'œuvre de Courbet, le plus bel hommage philosophique à l'artiste est celui de Proudhon.

Que lit-on donc lorsque l'on découvre *Du Principe de l'art et de sa destination sociale* de Proudhon? Un simple coup de chapeau, une marque d'estime, un soutien respectueux au peintre des *Casseurs de pierres*? Pas seulement. Suite au scandale provoqué par une toile de Courbet, *Le Retour de la conférence*, toile célèbre qui fut refusée au Salon de 1863 parce qu'elle représentait des hommes d'Église passablement avinés, de retour d'une conférence ecclésiastique, Proudhon prend la défense de son ami, mais il entend, à cette occasion, exposer sa théorie de l'art, sa philosophie esthétique.

L'esthétique du bon sens

Que n'a-t-on entendu d'ailleurs sur la vision proudhonienne de l'art. Lue, a posteriori, par ses détracteurs, soit comme une propédeutique au réalisme socialiste de Jdanov, soit, ainsi que le disait Flaubert comme le «*maximum de la pignoufferie socialiste*», elle n'a guère été citée par les tenants de l'art pour l'art, on les comprend, ni par ceux de l'art comme propriété d'une petite élite intellectuelle, on les comprend aussi. Au fond, si elle déplaît tant c'est qu'elle se veut avant tout une esthétique du bon sens, une esthétique de la raison populaire.

Contre Ingres et les tenants de l'École néoclassique, mais aussi contre Delacroix, chef de file de l'École romantique et ses «*impressions personnelles*», enfin contre Courbet lui-même qui se disait tenant d'un réalisme strict, Proudhon défend, à travers son ami, une esthétique de la complexité, qui demeure cependant une esthétique populaire. Ce qui est populaire en effet n'est pas vulgaire, populiste ou simpliste, contrairement à ce que voulait faire croire, déjà, la bourgeoisie de l'époque.

Qu'est-ce donc que cette esthétique populaire, riche de complexité? C'est la philosophie de l'art qui, comme toujours chez Proudhon, mêle l'idée au réel, l'abstrait au concret, l'imagination à l'observation, la justice à la quotidienneté. Fidèle à son système, celui de l'idéo-réalisme comme articulation fine de l'idée à la réalité, Proudhon montre que l'art de Courbet ne peut être un simple réalisme, une simple imitation de la nature: «*S'il se borne à une simple imitation, copie ou contrefaçon de la nature, l'art fera mieux de s'abstenir*». Il ne peut consister en une pauvre représentation objective du quotidien, ce dernier fût-il illustré avec talent. Car l'art de Courbet dépasse par son message idéal, sublime, la seule représentation «*fidèle*» du réel.

L'idéo-réalisme en art

Certes dit Proudhon, «*l'École critique*», celle de Courbet, veut répondre au vieil idéalisme, au formalisme obtus, rabougri, du néoclassicisme à la Ingres, en s'emparant du drapeau du réalisme, mais elle fait plus, beaucoup plus. Elle est porteuse d'un message de justice. D'abord au sens où elle dénonce des oppresseurs du peuple. C'est ce que propose, par exemple, un tableau comme *Le Retour de la conférence* qui se rit des hommes d'Église dont il dévoile l'hypocrisie. Ensuite au sens où elle peint le peuple dans sa simplicité, mais aussi dans son authenticité unique et vraie. C'est ce que l'on découvre, par exemple, dans un tableau comme *Les Paysans de Flagey revenant de la foire*, vibrant hommage de Courbet à sa région, celle de la Franche-Comté et au «*petit peuple*», à la paysannerie de son temps.

Pas de réel sans idéal, pas de peinture sans idée, c'est le sens de l'esthétique proudhonienne. Que cette

idée soit celle de la justice, cette justice dont il avait raconté l'histoire dans son grand ouvrage *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* (1858), c'est ce qu'il demande aussi. C'est cela la «mission philosophique de l'art» selon Proudhon. On comprend dès lors que Proudhon ait la dent dure pour les tenants de l'art pour l'art. L'art pour l'art, en effet, c'est l'art sans idée, l'art manchot, l'art cul-de-jatte, l'art sans assise, sans fondement. Les cuistres formalistes en sont pour leur frais: hypocrites, menteurs, endormeurs, Proudhon ne manque pas d'épithètes pour les qualifier.

Un critique virulent

Ne lui demandez pas non plus ce qu'il pense des artistes appointés, subventionnés, des saltimbanques de gouvernement, toujours prêts à lécher les mains de leurs maîtres. De David tout d'abord qui se plaisait à ne peindre que des sujets d'histoire inaccessibles au peuple pour finir par se vautrer dans la flagornerie napoléonienne avec son *Premier Consul gravissant le Saint-Bernard*, par exemple. D'Ingres ensuite qui, porté de l'institut au Sénat, faisait assaut de «nullité intellectuelle» ou de servilité gouvernementale, célébrant tantôt l'*Apothéose d'Homère*, tantôt *Le Martyre de Saint Symphorien*, tantôt le *Voëu de Louis XIII*, c'est selon.

D'Horace Vernet enfin qui peignait «sans réfléchir», «indifférent» à tout, déclarant lui-même avoir «*vu trop de choses pour sa petite tête*» - mais toujours prêt à magnifier la grandeur de l'armée, les tableaux de bataille succédant les uns aux autres dans l'œuvre du peintre. A travers la peinture d'Horace Vernet, Proudhon devine, du reste, un affaiblissement du pays, un signe de la décadence de l'art, une preuve de la décrépitude de l'esprit français. En conclusion de l'ouvrage il fait claquer cette phrase: «*Si vous êtes au service des corrompus, des luxueux, des fainéants, arrière! nous ne voulons pas de vos arts*». Mais il ne considère pas pour autant que tout est perdu ni que la «*dégénérescence de l'art annonce la fin de l'humanité*» ainsi que l'énonce l'un de ses contemporains M. Chenavard, qu'il étrille joliment.

S'il y a des signes inquiétants tout n'est pas perdu. Tout peut encore être sauvé. Inutile de sombrer dans l'eschatologie ou le millénarisme chrétien. Il faut se battre, soutenir les jeunes qui résistent, la nouvelle école, les nouvelles pousses. Parmi elles, bien sûr, Courbet constitue un morceau de choix. Porté au pinacle de l'art conscient de lui-même, celui qui favorise la «*connaissance de soi*» au sens socratique, Courbet est repeint aux couleurs du «*peintre philosophe*». Par son art, dit Proudhon, il éclaire autant qu'il exprime la conscience d'une époque. «*Peintre critique, analytique, synthétique, humanitaire, il est une expression de son temps*». Ce temps dont il nous livre les plus beaux instants avec sa *Fileuse endormie*, mais aussi les plus rudes avec ses *Casseurs de pierres* ou les plus sombres avec son *Enterrement à Ornans*.

Un peintre justicier mais libre

En tout cas pour Proudhon, Courbet, c'est le contraire du peintre mercenaire, indifférent, à la Horace Vernet. C'est le peintre de son temps, le peintre que l'on dirait engagé si l'on pense à la philosophie de Sartre. Mais Proudhon va plus loin que Sartre. Capable de saisir l'idéal de son époque, notamment son idéal de justice, Courbet se fait «*justicier*», plus précisément encore représentant de l'«*art critique, art comme qui dirait justicier*». Il venge le peuple de ses humiliations sordides, de la misère dans laquelle on le laisse crever. Il se dresse pour magnifier «*ceux qui ne sont rien*», selon la formule désormais célèbre.

De plus et c'est là que Proudhon montre toute sa force, il n'impose rien. Le philosophe laisse libre cours au peintre dans l'usage de ses techniques. Quelle idée de lui reprocher son style, sa manière. Voilà bien une idée bourgeoise destinée à opérer une critique détournée sur le fond. Et puis critiquer la manière c'est encore critiquer l'homme car le style c'est l'homme. Or, l'homme, Proudhon le défend contre les «*absolutistes de la forme*», qui refusent de prendre parti, contre tous ceux qui ont de l'esprit mais pas de raison morale. A leur visage il jette l'une des phrases préférées de Courbet: «*Vous qui vous chargez de peindre des César et des Charlemagne, sauriez-vous faire le portrait de votre père?*».

Aussi c'est un homme libre que voit Proudhon en Courbet, un homme qui ne s'en laisse pas compter, qui choisit ses sujets d'inspiration, ses techniques, sa palette, qui ne se laisse rien dicter par l'académisme du moment. On est bien loin de la présentation habituelle, simpliste, pour ne pas dire simplette, d'un Proudhon moralisateur, castrateur, dogmatique qui chercherait à cadénasser l'art. Au contraire Proudhon veut émanciper l'art du dogmatisme académique, pour lui permettre de retrouver son vrai sens critique, qu'il comprend d'ailleurs au sens de la philosophie kantienne d'une critique des fondements. Et pourquoi l'art n'irait-il pas jusqu'à une critique crue, sauvage, sans fard des fondements d'un système économique et politique dont tout le monde sait qu'il est injuste?

La postérité d'une œuvre

Publiée en 1875, 10 ans après la mort de Proudhon, *Du Principe de l'art et de sa destination sociale*, n'est donc pas le bréviaire de la «*pignoufferie socialiste*» en art comme l'a dit ce grand bourgeois de Flaubert. C'est le livre d'un ami qui a voulu prendre sa plume pour défendre son ami. C'est aussi l'œuvre d'un philosophe qui voulait faire corps avec le peuple, lui permettre d'analyser, de manière critique, les différentes tendances de l'art et de choisir entre elles. En jetant cette bouteille à la mer, par-delà sa propre mort, Proudhon a fait bien des émules.

C'est de ses idées que se réclameront Camille Pissaro, Paul Signac, Maximilien Luce et Picasso lui-même. Eux aussi voudront que leurs tableaux, comme ceux de Courbet, soient des «*miroirs du temps*», des miroirs réfléchissants de leur époque plutôt que de simples exercices formels. Eux aussi à leur manière et avec ces fortunes diverses se seront transformés en justiciers de l'idéal. Et puis, des artistes-justiciers, il y en a eu encore beaucoup après eux, dans la musique notamment. Brel, Brassens et Ferré sont les petits enfants *Du Principe de l'art et de sa destination sociale* qui n'a pas eu seulement pour effet d'expliquer la fonction sociale complexe de l'art, mais aussi de créer des vocations d'artistes. Émanciper l'art, créer des vocations d'artistes, au sein du peuple lui-même, n'est-ce pas ce que l'on peut demander de mieux à un philosophe de l'art?

Michaël PARAIRE.

<http://leblogdupenseur.canalblog.com>
